

La culture européenne de Saint-Denys Garneau d'après les inédits

Roland Bourneuf

Volume 5, Number 4, November 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036419ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036419ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourneuf, R. (1969). La culture européenne de Saint-Denys Garneau d'après les inédits. *Études françaises*, 5(4), 473–479. <https://doi.org/10.7202/036419ar>

LA CULTURE EUROPÉENNE
DE SAINT-DENYS GARNEAU
D'APRÈS LES INÉDITS

Les textes de Saint-Denys Garneau publiés à ce jour — *Journal* dans l'édition Beauchemin, *Lettres à ses amis*, articles de *la Relève* — ont fait la preuve de la culture de leur auteur. J'entends par culture l'intérêt, ou plutôt la passion de Saint-Denys Garneau pour la peinture, la musique et la littérature qui révèlent chez lui une intuition, une qualité d'attention, une faculté de communier à l'œuvre et d'en saisir l'essence qui auraient pu faire de Saint-Denys Garneau un critique de première valeur. Son œuvre en prose est truffée de références à des lectures (de l'ordre de deux ou trois centaines) : leur inventaire et leur analyse permettent de mesurer à la fois l'ampleur et la qualité de sa culture, principalement de sa « culture européenne ».

Les sources les plus riches sous ce rapport sont le journal et la correspondance. De son vivant, Saint-Denys Garneau a publié un certain nombre de textes critiques : des comptes rendus d'expositions de peinture, des comptes rendus sur G. von le Fort et La Tour du Pin et une longue étude sur Alphonse de Châteaubriant. Mais surtout il consignait au jour le jour dans son journal et dans ses lettres à l'intention de ses amis des réflexions sur ce qu'il lisait. Il lisait de façon peu orthodoxe — dans la mesure où l'on peut parler d'orthodoxie dans ce domaine : il se contentait parfois de quelques pages, laissait non coupés une partie des livres, mais il lisait bien d'une certaine façon, il lisait juste. Les notes qu'il a laissées sur ses lectures livrent souvent le meilleur de lui-même, et elles lui ressemblent : rapides, impulsives, effervescentes même, pleines d'intuitions et de formules qui sont des trouvailles.

Parfois la pensée y tâtonne autour d'une réalité difficile à saisir, elle se perd parfois quand Saint-Denys Garneau veut la développer, l'ordonner : par exemple l'étude sur Alphonse de Châteaubriant où il s'est embourbé pendant des mois. Ces pages critiques « à usage personnel » ont la respiration brève de sa poésie, une luminosité vive, un élan qui retombe vite. C'est pourquoi on trouve dans le journal, les lettres, les notes diverses, des traces de ses enthousiasmes successifs pour certains écrivains, de ses curiosités en apparence multiples et dispersées, mais à y regarder de plus près fixées sur quelques idées essentielles.

Qu'a-t-il lu en réalité, ou plutôt qui a-t-il lu ? Je mets à part une masse considérable d'ouvrages d'information sur l'art et des sujets divers, des romans policiers dont il était grand amateur, quelques ouvrages philosophiques de Gabriel Marcel, d'Aimé Forest et de Maritain, et des ouvrages de spiritualité devenus ses lectures presque exclusives dans les dernières années de sa vie. Bien entendu, il n'a pas ignoré les productions de ses compatriotes, Desrochers, Grignon, F.-A. Savard. Peu à peu ses fidélités se sont cristallisées sur une dizaine d'écrivains : Verlaine, Claudel, Ramuz, A. de Châteaubriant, Mauriac, Julien Green, Jouhandeau, Bernanos, et surtout Dostoïevski et Baudelaire. Ce sont les principaux écrivains sur lesquels Saint-Denys Garneau a laissé des commentaires, mais il en a lu sans doute bien d'autres, et en profondeur, même s'il n'en a pas ou peu parlé, par exemple Villon et Super-vielle.

Tout ceci nous est connu par le journal intime, mais surtout par la correspondance avec Élie et Jean Le Moyne, les deux amis avec lesquels Saint-Denys Garneau parlait le plus volontiers de littérature. Ce sont les textes qui contiennent les témoignages les plus importants sur les années 1934 à 1939. Que nous apprennent de plus les inédits ? Ils apportent des précisions et des confirmations plus que des révélations. D'abord d'innombrables précisions de détail, des renseignements sur les lectures pendant les années d'études, peu connues jusqu'à présent (c'est-à-dire les années antérieures à 1934). Le jeune Garneau, élève

bien doué, heureux de vivre, et qui sent de vives déman-gaisons de plume, aime dissenter sur ses goûts littéraires dans ses lettres à ses amis : Françoise Charest, Pierre Dansereau, François Rinfret, Yolande Leblanc, à ses professeurs comme le R.P. Lucien Hardy, ou même dans ses lettres à sa famille et à Maurice Hébert, ainsi que dans les premiers cahiers du journal. Saint-Denys Garneau est sollicité par tout ce qui lui tombe sous la main et, dans son anthologie personnelle, Musset fait bon ménage avec Bossuet et La Bruyère s'accommode fort bien du voisinage de Maeterlinck. À cette époque Saint-Denys Garneau rimailla et pastiche avec entrain, ses modèles allant de Lamartine pour la poésie à Maupassant pour la prose.

Les textes inédits postérieurs à 1934 sont beaucoup plus importants même s'ils n'ont pas tous le même attrait de la nouveauté. Ils laissent encore apparaître des engouements assez éphémères mais d'une autre profondeur, par exemple la lecture des *Lettres* de Katherine Mansfield dont la découverte fut pour Garneau un éblouissement (il en a recopié des pages entières dans son journal inédit). Figurent également dans les inédits des notes sur A. de Châteaubriant qui seront reprises dans l'étude publiée dans *la Relève* et qui en attestent la difficile gestation. Une page du journal (cahier IV) contient un curieux document : un article découpé de Mauriac sur le *Don Juan* de Mozart porte dans la marge des commentaires indignés sur le romancier dit catholique, « ce remâcheur de lui-même », Saint-Denys Garneau lui reprochant sans aménité une complaisance marquée pour la peinture du mal.

L'essentiel cependant est dans la réflexion autour de Ramuz, de Dostoïevski et de Baudelaire. La correspondance échangée avec André Laurendeau est particulièrement riche à cet égard (surtout une longue lettre datée d'août 1936), de même que des notes sur des feuilles détachées et le journal de la même année (cahier VI). Saint-Denys Garneau y réfléchit sur la conception de l'art chez Ramuz, le « caractère épique » de cette œuvre, la passion qui l'anime, lui donne sa

nécessité, sa cohérence. C'est peut-être dans les commentaires consacrés à Ramuz que se dessinent avec le plus de force les idées esthétiques de Saint-Denys Garneau : ils constituent donc une source indispensable à la compréhension de son art poétique.

Avec Dostoïevski et Baudelaire, Saint-Denys Garneau pose les problèmes essentiels : le sens de la souffrance, l'idéal, la faute et le salut. Il est révélateur que Saint-Denys Garneau ait choisi comme auteurs de chevet des écrivains chez qui précisément ces problèmes constituent le sang et la chair de l'œuvre, de Verlaine à Mauriac, d'A. de Châteaubriant à Bernanos. Les inédits apportent quelques témoignages supplémentaires sur ces deux grandes « fidélités » : la lettre à Laurendeau d'août 1936 évoque une autre lettre à Jean Le Moyne (publiée dans *Lettres à ses amis*) antérieure d'un an et la confirme : Saint-Denys Garneau parle du « très grand Dostoïevski », du « foudroiement de l'absolu » qu'il découvre dans *les Frères Karamazov*. Une page inédite du journal de septembre 1935 contient cet aveu : « J'aime Dostoïevski parce que les personnages se prolongent et continuent de vivre en moi » — aveu sur lequel pourrait s'exercer avec fruit la psychocritique — et encore : « On entend les échos de cela en nous toute la vie ».

Par certains inédits, on peut également mesurer l'impact produit par *les Fleurs du mal*, le livre capital aux yeux de Saint-Denys Garneau. Notamment des lettres à Yolande Leblanc et à Maurice Hébert de 1935 (recopiées dans le journal) où Saint-Denys Garneau dit ses difficultés à vraiment saisir Baudelaire et à y voir clair, une certaine angoisse devant lui jointe à la certitude que « Baudelaire a dit le dernier mot et combien tragique dans son dépouillement sur ce drame de la conscience et de la mort ». Tous les commentaires consacrés à Baudelaire vont finalement dans le même sens, celui d'une acceptation quasi inconditionnelle de son œuvre, une véritable parenté entre les deux poètes, voire la reconnaissance d'un lien de consanguinité.

Dans leur ensemble, les textes inédits prouvent donc la permanence et la fréquence de certaines lectu-

res, ils permettent souvent d'en fixer les débuts, les premières réactions, et l'évolution dans le cas des rencontres littéraires décisives. Parfois encore de vérifier certaines absences ou certains silences, par exemple pour Rimbaud ou même pour Supervielle. Des feuilles détachées, des notes ou des pages de journal contiennent des listes de livres lus ou prêtés. On peut donc par recoupements reconstituer à peu près les lectures de Saint-Denys Garneau, ce qui n'est pas sans intérêt pour évaluer l'ampleur de sa culture. Au début des années 1930, il se fait d'ambitieux programmes, jamais menés à bien : Saint-Denys Garneau n'a-t-il pas été toute sa vie l'homme des plans et des intentions toujours écrasé par son impuissance à les réaliser ? Mais ce qui est bien plus important que de faire un inventaire qui ne peut être qu'incomplet et d'une valeur relative, c'est de rapprocher et d'analyser les commentaires de lecture laissés par Saint-Denys Garneau, véritables portes qui donnent jour sur son alchimie intérieure. On y voit un homme acharné à comprendre et à se comprendre, à embrasser l'étendue de ses problèmes personnels, souvent porté à la démesure ou à l'illusion dans cette voie. Un homme qui réfléchit en marge de sa lecture, qui rêve sur un texte, le pénètre ou le refait de l'intérieur. C'est là peut-être que se lit le plus clairement l'élaboration de sa pensée, qu'elle soit esthétique ou morale.

Avec l'apport de ces inédits, joints au journal et à la correspondance déjà publiés, et toujours dans la perspective envisagée ici, plusieurs directions de recherche restent ouvertes. Il y aurait par exemple à étudier le vocabulaire critique de Saint-Denys Garneau (fréquence de certains termes : « chaleur », « harmonie », « musique », etc.), certains problèmes de transposition d'un domaine de l'expression à un autre (par exemple Saint-Denys Garneau parle de musique en utilisant des éléments picturaux, de littérature en empruntant souvent des comparaisons aux arts plastiques).

D'autre part, ces commentaires de Saint-Denys Garneau posent des problèmes plus vastes, de l'ordre du nationalisme et du cosmopolitisme littéraires : Saint-

Denys Garneau, écrivain canadien, cherche à se situer en face de la littérature européenne. Les sources profondes de sa culture sont européennes et, de façon plus spécifique, françaises, même s'il a eu quelques ouvertures sur les littératures étrangères, surtout anglaise et allemande. Certes, pour Saint-Denys Garneau l'acquisition de cette culture fut d'abord une affaire personnelle, mais il voyait à ce problème des implications beaucoup plus générales. Il a senti la nécessité mais aussi la difficulté d'intégrer ce riche héritage pour le faire servir à l'épanouissement d'une littérature canadienne-française autonome. Il s'est attaché à ce phénomène de transplantation culturelle et linguistique particulièrement à propos de Ramuz le Vaudois qui était en quelque sorte l'homologue de l'écrivain canadien : peut-on faire en dehors de la France une littérature forte en utilisant une langue qui n'est pas le français de France, et peut-on parvenir de la sorte à une perfection, à un « classicisme » pour reprendre une expression et une notion chères à Garneau ? La première question a peut-être pour nous un relent de déjà vu, mais Saint-Denys Garneau a sans doute été un des premiers à la poser avec cette lucidité. Et, d'ailleurs, cette question a-t-elle reçu sa réponse au Canada français ?

Saint-Denys Garneau a fait des choix culturels très nets malgré l'éclectisme de ses goûts et l'ouverture de son jugement qui lui faisait reconnaître la qualité de Malraux comme celle de Radiguet, celle de Céline comme celle de Jouhandeau. Dans quelle mesure ces choix lui étaient-ils propres ? Autour de lui, ses meilleurs amis étaient de grands lecteurs, attentifs à tout ce qui se passait dans les lettres européennes : tout le groupe de *la Relève* a été un véritable relais des courants littéraires et philosophiques venus des « vieux pays ». Chercher dans cette direction permettrait de projeter un éclairage nouveau sur les relations de Saint-Denys Garneau avec son milieu, et, contrairement aux apparences, tout n'a pas été dit sur ce sujet.

Mais l'enquête pourrait être poussée beaucoup plus loin : elle pourrait déterminer les relations entre les littératures d'Europe d'une part — française mais

aussi anglo-saxonne — et le Canada français d'autre part. Elle pourrait déterminer les réactions du pays récepteur, ses refus et ses sympathies, les malentendus, les simplifications mais également les échanges féconds et les stimulations. Tout, ou presque tout est à faire dans ce domaine, et ce travail de recherche requiert la collaboration de l'historien, du sociologue et du critique littéraire. La critique garnélienne peut encore connaître de beaux jours, les champs de prospection dans les lettres canadiennes sont loin d'être épuisés, et le fait littéraire est trop complexe, trop passionnant et trop mystérieux pour que l'on emploie une seule clef à sa compréhension.

ROLAND BOURNEUF